

TONY GARNIER

L'INVENTION DE LA VILLA MODERNE

Les cinq villas conçues par Tony Garnier à Lyon et dans ses environs entre 1910 et 1934 restent méconnues, alors même qu'à l'occasion des 150 ans de la naissance de l'architecte était célébrée son œuvre, audacieuse et humaniste, en avance sur le mouvement moderne. La nature est omniprésente dans ces projets, à l'architecture sobre et au décor épuré. La

RÉFÉRENCE

« valeur travail » est prégnante dans les trois villas du quartier Saint-Rambert. Sa propre maison n'offre pas moins de trois ateliers, témoignage de la relation essentielle qu'il instaure entre la fonction d'habiter et celle de travailler. Emblématiques de ses préoccupations hygiénistes mais aussi reflet de sa culture ancienne et moderne, ces villas renouvellent la typologie de la *domus* pour répondre aux besoins et au mode de vie modernes. Tels les prototypes des habitations d'*Une cité industrielle*, elles constituent l'une des premières tentatives d'une esthétique caractéristique du béton et expriment un puissant imaginaire architectural et urbain.

*Pierre Gras (coordination), avec Laurent Baridon, Fatima Zahra Boughanem, Marion Falaise, Chloé Lendroit, Gilbert Richaud, ainsi qu'Anne-Sophie Cléménçon et Martine Tallet (iconographie)**

R É F É R E N C E

LES VILLAS DE TONY GARNIER

À son retour de la villa Médicis en 1904, Tony Garnier signe sa première œuvre construite, la vacherie municipale du parc de la Tête d'Or, après l'échec d'un projet de villas dans le quartier de ce même parc⁽¹⁾. Entre 1910 et 1934, il réalisera cinq villas à Lyon et dans ses environs. Il y met au point une organisation et une conception spatiale que l'on retrouve dans les habitations individuelles d'*Une cité industrielle*, projet majeur qu'il conçoit dès 1901 et publiera sous sa forme définitive en 1918. Les nombreux dessins de villas au bord de l'eau conservés à la fondation Renaud ou au musée des beaux-arts de Lyon témoignent d'un rapport passionné et intime à ce programme porteur de questions à la fois esthétiques, fonctionnelles et hygiénistes.

Intérieurs intimistes, extérieurs minimalistes

Au nord de la ville, rue de la Mignonne à Saint-Rambert-l'Île-Barbe, Garnier construit, entre 1910 et 1924, un ensemble de trois villas, dont celle où il vit et travaille. Les terrains où elles sont édifiées sont, au début du XX^e siècle, une seule propriété, démembrée par la suite en parcelles. L'architecte acquiert la première en 1910 pour y construire son habitation, puis, en 1913, une deuxième pour sa femme, Catherine. La même année, Antoinette Bachelard devient propriétaire du terrain mitoyen et lui confie en 1919 la construction de sa maison. Le style de ces trois villas, sobre et dépourvu de tout élément de décor architectural, confère à cette petite opération de lotissement un caractère homogène, en avance sur son temps.

La villa de l'architecte a été pensée et conçue autour d'un patio, ouvert sur la Saône par des baies en plein cintre. L'ins-

piration antique est visible à travers les couleurs vives et les matières employées. Cette combinaison offre une ambiance artistique et vivante. Le mobilier, intégré, constitue une autre singularité (*lire l'encadré p. 69*). Chez Catherine Garnier en revanche, les murs en béton nu, la végétation abondante et la symétrie prédominent. L'ambiance est minimaliste avec de vastes portiques et des pergolas dans le jardin. L'intérieur, intimiste, contraste avec l'extérieur, plus monumental. Même remaniée par les propriétaires successifs, la villa Bachelard conserve son organisation raffinée, avec un séjour sur deux niveaux et un escalier vers le toit-terrasse, qui donne accès à une citerne.

En 1921, Garnier reçoit commande de Barthélemy Gros, fabricant de soieries, pour agrandir sa maison à Saint-Didier-au-Mont-d'Or (villa dite « Le Mérugin »). Il a carte blanche pour imaginer l'extension du séjour, ainsi qu'un espace extérieur, et choisit de jouer sur le contraste et de mettre en valeur le paysage. L'extension se démarque par son style architectural moderne, tout en épousant le dénivelé du terrain. Elle est composée d'un volume cubique, d'un patio et d'éléments d'inspiration antique, comme la mosaïque sur les piliers, la fontaine sculptée, les murs de couleur rouge brique ou les ouvertures en arcades, déjà utilisés dans sa propre maison dix ans auparavant. La configuration du salon est la même que celle de la villa Bachelard, avec un séjour sur deux niveaux et une cheminée d'angle. De grandes fenêtres en longueur ouvrent sur le paysage. Enfin, au début des années 1930, l'agence Garnier réalise à la Croix-Rousse la maison du directeur de l'école de tissage de Lyon⁽²⁾.

Vers une esthétique moderne et dépouillée

Si les villas de Garnier se distinguent par les ambiances intérieures que dégagent les différentes combinaisons, elles se rejoignent sur plusieurs points, comme le style architectural minimaliste, les toits plats, les éléments de décoration, la mosaïque omniprésente, les couleurs, les matériaux et les nouveaux bétons (*lire l'encadré p. 72*). Le mouvement hygiéniste est également au centre des préoccupations de l'architecte, lequel a énuméré, en introduction d'*Une cité industrielle*, plusieurs principes qu'il veillera à appliquer. Dans certains cas, il ne le pourra cependant pas, comme l'orientation vers le sud des fenêtres des



Perspective du quartier d'habitation d'*Une cité industrielle*, 1918.

J.-P. Collé / Étude pour la construction des villas, Paris, éd. Vincent [1919], pl. 72

PAGE DE DROITE, EN HAUT. Villa d'habitation de Tony Garnier (1910-1912), quartier Saint-Rambert, Lyon IX^e. L'architecte devant sa villa, sur le quai de la Saône.

PAGE DE DROITE, EN BAS. Le salon de la villa de Catherine Garnier (1913-1919).

Arch. Bouchard - don de la famille de l'artiste et de l'association des amis d'Henri Bouchard / Roubaix, La Piscine - musée d'art et d'industrie André Diligent

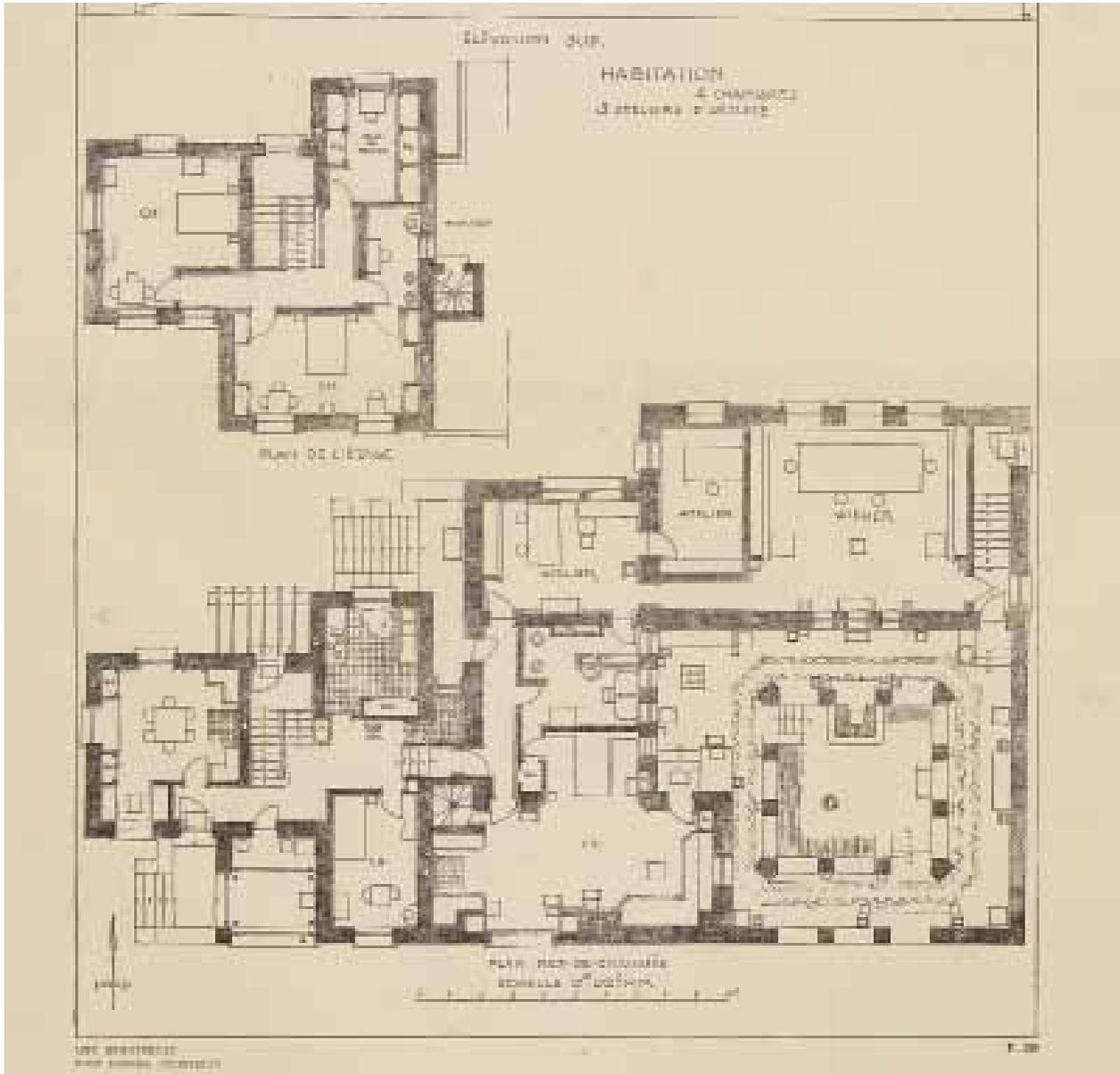


Fonds Sylvestre / Bibliothèque municipale de Lyon



RÉFÉRENCE

LES VILLAS DE TONY GARNIER



« Une cité industrielle », 1918, p. 101

PLAN DE LA VILLA DE TONY GARNIER

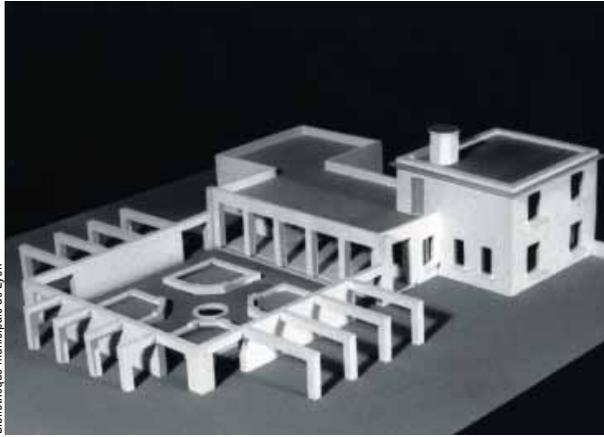


Le patio, avant son amputation en 1957.



L'architecte au bord du bassin dans le jardin de sa villa.

Photos Arch. Bouchard / don de la famille de l'artiste et de l'association des amis d'Henri Bouchard / Roubaix, La Piscine - musée d'art et d'industrie André Diligent



Bibliothèque municipale de Lyon

Maquette de la villa de Catherine Garnier (1913-1919), Lyon IX^e (Ensa Lyon, dir. Michel Barrès).



Anne Sophie Clémenton

Vue depuis le jardin de la villa de Catherine Garnier, l'épouse de l'architecte, potière.

chambres dans la villa de Catherine Garnier, en raison de sa mitoyenneté avec une autre construction. En revanche, il respectera toujours le coefficient d'occupation des sols, le jardin représentant les deux tiers de la parcelle.

Ces villas modernes s'inspirent d'une culture architecturale acquise pendant le cursus académique qui l'a conduit à Rome comme pensionnaire de la villa Médicis, où il s'est livré à une étude archéologique et à une restitution de la cité de Tusculum. Aussi n'est-il pas étonnant de retrouver le modèle de la villa antique, à l'instar du patio, qu'il réalise dans sa propre maison ou à la villa Gros. Cet espace extérieur permet d'organiser la distribution des pièces. Dans celles de Catherine Garnier et d'Antoinette Bachelard, il s'agit davantage d'un péristyle qui fait le lien entre l'habitation et le jardin. Chaque fois, l'architecte renouvelle la typologie de la *domus* pour l'adapter aux besoins et au mode de vie modernes.

Dans sa manière de penser l'habitat, Garnier accorde une grande attention à la fonctionnalité. L'organisation spatiale de chaque villa est conditionnée par la fonction travail, à travers la présence d'ateliers. La villa de sa femme est

organisée autour des espaces extérieurs. Le porche divise la maison en deux ailes, qui se rejoignent au premier niveau : l'aile gauche pour l'habitation et l'aile droite pour l'atelier. Le jardin est l'entité maîtresse. Il est composé d'un bassin circulaire entouré d'une série de murs portant des pergolas et créant une promenade périphérique. Au fond se trouve le four à poterie de Catherine Garnier, ainsi que des bancs et des tables en béton armé. La villa Bachelard est construite en un seul bloc autour d'un hall, prolongement du porche d'entrée. La pièce la plus importante, et ici imposante, est le salon, qui sépare les espaces de nuit de ceux de jour.

Une contribution au concept de villa moderne

Les villas de Garnier sont à mettre sur le même plan que les réalisations des grands noms de l'architecture du XX^e siècle. Pourtant, elles souffrent aujourd'hui de la comparaison. Cela tient en partie au fait qu'elles ont été dénaturées ou, au mieux, laissées en l'état, contrairement à la villa Savoye de Le Corbusier ou à la villa Tugendhat de Mies van der Rohe, mises en valeur par leur restauration.

FINESSE DES DÉCORS, SOBRIÉTÉ DE L'ARCHITECTURE

La villa de Tony Garnier et celle de son épouse, réalisées entre 1910 et 1919, montrent que l'utilisation du béton intervient également dans la conception du mobilier. Les lieux de vie sont marqués par les éléments associés aux volumes de la construction, servant d'assises et de couchage, ainsi qu'à la présentation des objets. Le mobilier traditionnel est ainsi complété, dans la chambre de l'architecte, par des banquettes intégrées autour de la cheminée, et son lit est figé dans le sol. Sont également présentes quelques pièces d'ameublement, généralement attribuées à son ami Francisque Chaleyssin (1872-1951), un ensemblier lyonnais. Formellement proches des productions de la Sécession viennoise, les meubles de jardin de la villa de l'architecte rompent toutefois avec les préoccupations de l'Art nouveau et de l'Art déco, tant l'ensemble exclut le luxe et affirme un caractère épuré et rectiligne. Les réalisations des années 1920, soit les villas Bachelard et Gros, mettent le mobilier à distance. Encastré dans l'épaisseur des murs, celui-ci sert de cloisonnement entre les pièces. Placés dans le prolongement de la maçonnerie, les bahuts bas marquent la séparation du salon, tout en évitant d'encombrer l'espace. Très souvent chez Garnier, le mobilier prolonge les formes bâties et résulte d'une logique constructive. Essentiellement architectural, car associé à la structure, l'effet décoratif des villas est avant tout un jeu de proportions, d'abaissement et de retrait, il ne correspond nullement à un motif surajouté. Un rejet de l'ornement sur lequel s'explique l'architecte dans l'introduction d'*Une cité industrielle*. Pour autant, dans les espaces à vivre, le décor, considéré comme partie intégrante des lignes architecturales, compose en plein et en creux les volumes et exploite les mêmes matériaux que le bâtiment qui l'accueille. Ces dispositifs servent à la présentation de nombreux petits objets. Quasi scénographiques, ces aménagements recomposent un imaginaire méditerranéen, peuplé de figures sculptées et ponctué de vases aux allures antiques. M.F.

R É F É R E N C E

LES VILLAS DE TONY GARNIER

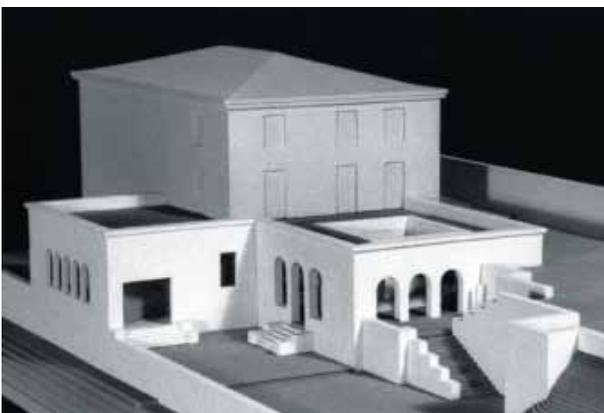


Anne-Sophie Clémenceçon

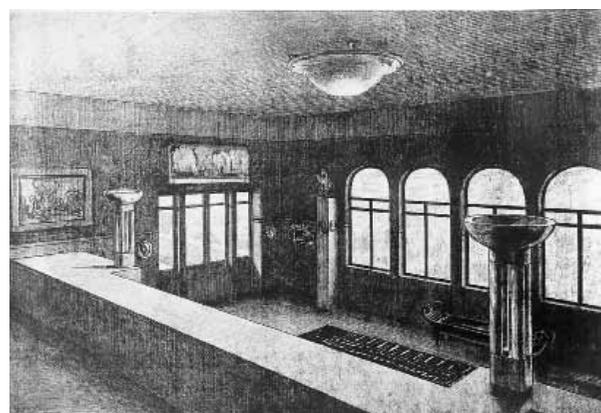
Villa Gros, également appelée «Le Mérugin» (1921-1923), extension. Vue du patio en direction du paysage.

Surtout, elles sont comparées à des réalisations conçues près de vingt ans plus tard. C'est en effet dès 1910 que l'architecte définit pour sa maison les principes qu'il utilisera jusqu'au début des années 1920. Or, avant 1920, les architectes des avant-gardes modernes, nés quinze ans après Garnier, n'ont encore dessiné aucune villa représentative de cette nouvelle esthétique. Pour évaluer l'importance historique des villas de Garnier, il faut les comparer aux productions qui leur sont contemporaines et émanent des architectes nés avant 1880. Il est difficile d'établir ce qu'il en savait. Aucun élément n'atteste qu'il ait connu les réalisations magistrales de Frank Lloyd Wright aux Etats-Unis, en particulier la Robie House (Chicago, 1906-1909).

Plusieurs auteurs ont étudié une possible influence de la Sécession viennoise, dont les réalisations étaient publiées dans toute l'Europe. L'usage de décor de céramique sur les murs du patio de la villa Gros, ou dans les dessins d'intérieurs, l'évoque. Néanmoins, Garnier y recourt de manière restreinte : ses faiences colorées sont sans décors spécifiques, à la manière d'Henri Sauvage. Ses villas séparent nettement l'architecture extérieure du décor. Restent des socles hauts, destinés à porter vases ou sculptures, précisément situés sur les axes des compositions mais qui ne sont qu'adossés au mur ou aux piliers. Même si la radicalité de la simplification des volumes extérieurs présente des parentés avec les réalisations viennoises, Garnier ne fait

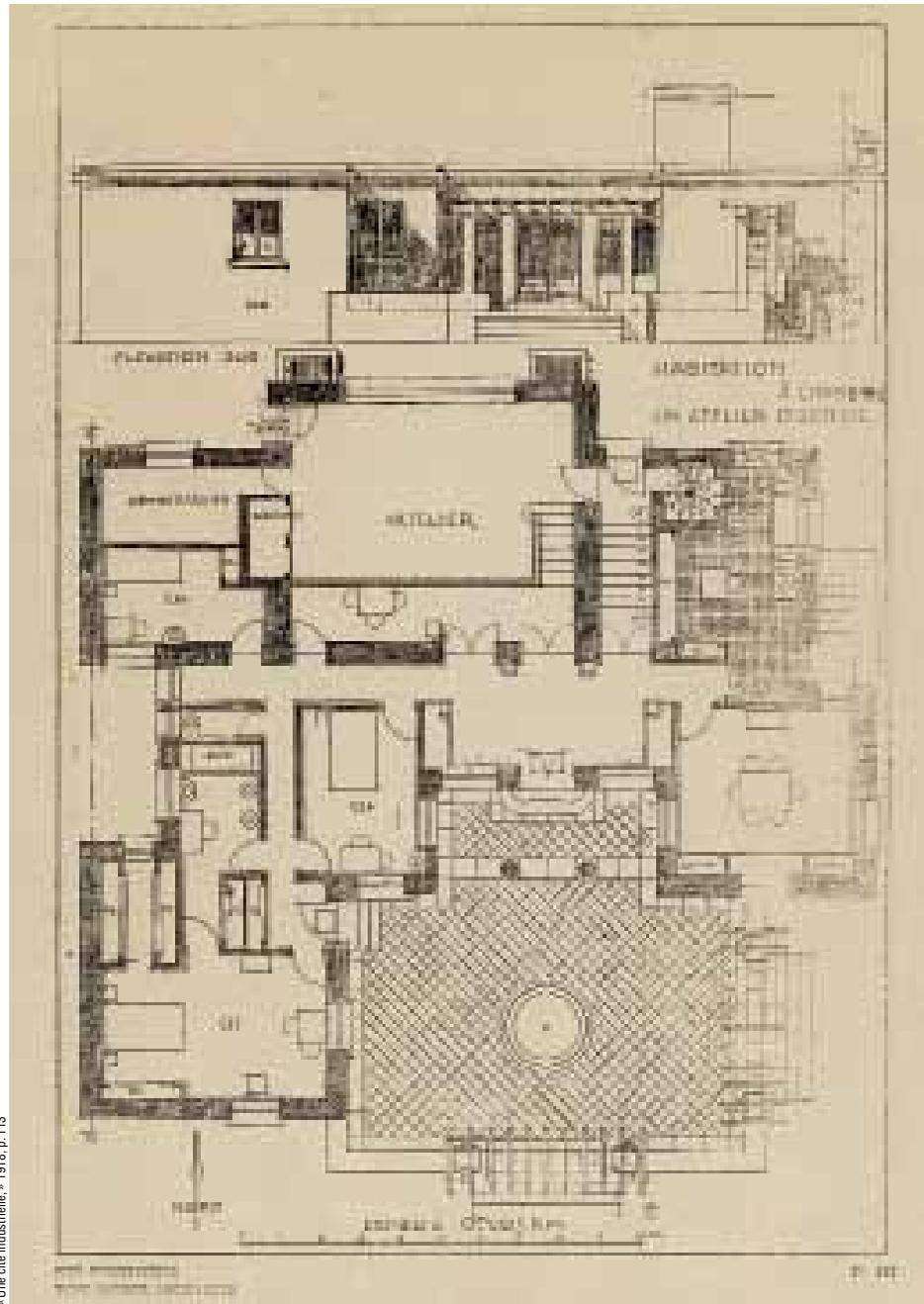


Maquette de la villa Gros (Ensa Lyon, dir. Michel Barrès).



Photos Bibliothèque municipale de Lyon

Projet d'extension de la villa Gros, le salon, octobre 1922.



« Une cité industrielle », 1916, p. 113

ÉLÉVATION ET PLAN DE LA VILLA BACHELARD



Photos Fonds Sylvestre / Bibliothèque municipale de Lyon

Fontaine à l'entrée de la villa Bachelard (1919-1924), Lyon IX^e.



Le séjour de la villa Bachelard.

R É F É R E N C E

LES VILLAS DE TONY GARNIER



Villa Steiner, à Vienne (Adolf Loos, arch., 1910), côté jardin.



Maison Cuno, à Hagen (Peter Behrens, arch., 1909-1910), façade principale.

pas un usage étendu des décors de céramique en extérieur comme Otto Wagner (1841-1918) dans sa villa Wagner II à Vienne (1905-1913).

En 1911-1912 à Berlin, Peter Behrens (1868-1940) réalise la maison Wiegand. La tradition classique et les réminiscences grecques y sont omniprésentes. Son sévère portique dorique pourrait se rapprocher de celui de la villa de Catherine Garnier, si son traitement très archéologique ne renvoyait pas à la Neue Wache de Karl Friedrich Schinkel (1781-1841). Certaines de ses villas manifestent une volonté de modernisation de la tradition classique, comme la maison Cuno à Hagen (1909-1910) : les façades à la composition complexe privilégient les surfaces planes au détriment du décor, tandis que le jeu discret des toitures et le cylindre central de l'escalier articulent la volumétrie. Né

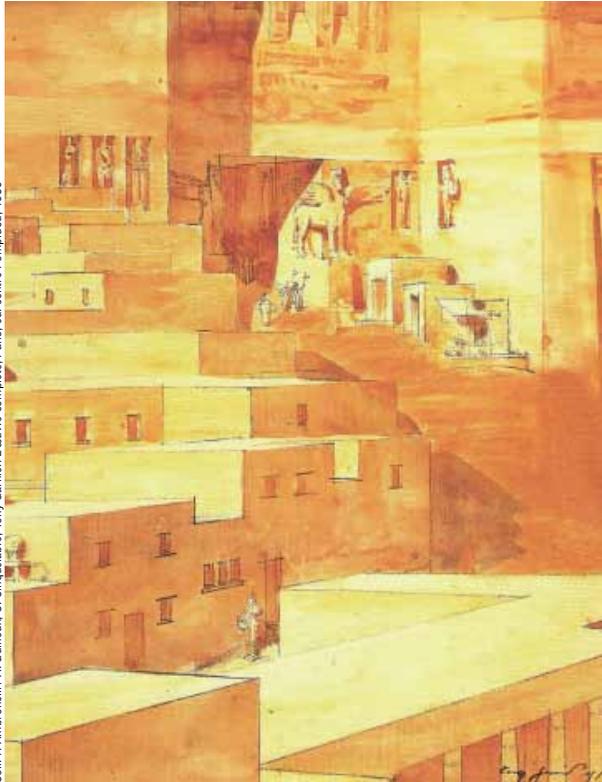
un an avant Garnier, Behrens est, comme lui, marqué par la tradition classique, et son esthétique évolue au contact du Deutscher Werkbund, fondé en 1907. Leurs villas proposent une même simplification des formes et l'absence de décor architectural⁽³⁾.

Probité morale

D'une façon générale, Garnier hérite de la probité morale de l'architecture prônée par les Arts & Crafts. Il simplifie des volumes et repense le décor comme le fait la Sécession viennoise, mais d'une autre façon ; il cherche à renouveler la tradition classique, dans le droit fil de l'enseignement reçu aux Beaux-Arts de Paris, ce qui le rapproche de Behrens, d'Auguste Perret – qui ne construit pas encore de maisons – et d'Adolf Loos. C'est de ce dernier dont il est finalement

LE GÉNIE DES MATÉRIAUX

En 1901, le cœur du projet de la Cité industrielle est formé presque exclusivement par des habitations, en particulier des villas. Dix ans plus tard, celle de Garnier, en bord de Saône, constitue l'une de ses réalisations les plus originales. Elle nous révèle les choix techniques premiers de l'architecte, qui ont, d'une certaine façon, déterminé son esthétique et son architecture. Il les médiatisera en 1918 en consacrant plus de la moitié des planches d'*Une cité industrielle* au thème de l'habitation. Garnier élabore sa culture matérielle dès sa formation. Elle repose sur une bonne connaissance des techniques locales de maçonnerie en pleine évolution, comme les bétons de chaux et le pisé de mâchefer. Ces « bétons ordinaires » (non armé), techniques dites « de substitution », sont dérivés de pratiques vernaculaires, comme le pisé de terre. Ils utilisent des coffrages amovibles en bois et sont alors très répandus, car économiques et faciles à mettre en œuvre par une main-d'œuvre peu qualifiée. Les premiers bétons constituent également, selon les techniciens et érudits de l'époque, tels François Coignet ou Auguste Choisy, une innovation surpassant tout ce qui avait été fait depuis l'Antiquité. Ils peuvent être produits à grande échelle et correspondre aux besoins d'une cité moderne. Dès 1905, pour la vacherie du parc de la Tête d'Or, Garnier les utilise de manière inédite, directement décoffrés et sans ornement, autrement dit, avec pragmatisme et rationalité. Il y associe peu à peu le béton armé, d'abord coûteux et, pour cette raison, réservé aux planchers et couvertures. Garnier imagine des bâtiments aux géométries simples, voire élémentaires, permettant des assemblages. Ses premières villas font figure de prototypes des séries qui doivent former le paysage original de la cité moderne. Par ces choix techniques et esthétiques, Garnier semble avoir été l'un des tout premiers à exprimer et magnifier ce qu'un élève de Viollet-le-Duc, Charles Chipiez, désignait comme le « génie » de ces matériaux coffrés ; selon lui, leur système structurel avait, en Orient notamment, déterminé l'architecture des origines. L'architecte évoque ce nouveau mythe fondateur dans les fresques de sa maison et des dessins libres. Ses villas peuvent être considérées comme l'une des premières tentatives d'expression d'une esthétique caractéristique de ces matières nouvelles, en même temps que la constitution d'un imaginaire qui leur est propre. G.R.



Coll. F. Ambrognelli / A. Guilleux, O. Cinquegrabe, Tony Garnier, L'œuvre complète, Paris, éd. Centre Pompidou, 1989

Vue d'une ville orientale imaginaire, 1920.

le plus proche au début des années 1910. La villa Steiner (Vienne, 1910) s'affranchit de tout ornement. La courbure du comble de la façade sur rue propose une version certes revisitée, mais assez traditionnelle de la toiture. Elle disparaît sur la façade côté jardin, qui présente une similitude avec l'architecture de Garnier. La symétrie ternaire de composition de cette façade réactive une tradition classique avec laquelle Loos désirait renouer après les profusions ornementales des années 1890-1910, condamnées dans son célèbre ouvrage *Ornement et Crime* (1908). La maison Scheu (Vienne, 1912-1913) témoigne d'une radicalité de la composition, en trois volumes cubiques juxtaposés, fort éloignée des idées de Garnier. Néanmoins, leurs villas ont en commun la suppression de la corniche, dont il ne subsiste qu'un larmier qui cerne les volumes, et surtout des toits plats. S'ils sont déjà présents dans l'architecture industrielle, personne ne les avait encore utilisés de façon aussi manifeste dans l'architecture privée. Garnier le fait systématiquement dans ses villas, et toutes celles de sa *Cité industrielle*. Ce livre rend compte du travail de naturalisation de leurs formes conçues pour la ville et l'industrie, grâce à la composition de vastes ensembles au caractère monumental, renforcé par la rigueur des volumes. Nulle incompatibilité avec la tradition classique et ses études sur la ville antique à la villa Médicis. La culture classique et archéologique rencontre ici le nouveau siècle, celui de l'urbanisme et des usines. Tony Garnier ouvre la voie à l'esthétique industrielle des avant-gardes, avec des maisons qui sont aussi des ateliers d'artistes où s'élabore une beauté fonctionnelle. *L.B., F.B., C.L.*

Merci aux propriétaires et aux occupants qui ont accepté que nous publions les photos des villas de Tony Garnier : Anne Bouvier, Dominique Putz, Marie Stehly Peyressatre et M. le directeur académique des services de l'Éducation nationale du Rhône, ainsi qu'aux propriétaires d'images qui nous ont autorisés à les reproduire.

Aucune œuvre de Garnier n'est classée au titre des Monuments historiques, classement qui constitue une reconnaissance nationale et assure la plus haute protection. Certaines sont partiellement inscrites, une mesure de moindre efficacité.

1. Projet commandé par la famille Gillet.
2. Villa attribuée à son chef d'agence, Jean Faure, et inscrite à l'inventaire des Monuments historiques.
3. Il est possible que Garnier ait connu le travail de Behrens par des revues ou lors de son voyage en Allemagne en 1909 à la recherche de modèles d'hôpitaux modernes.



AML / coll. Pierre Plesant

TONY GARNIER (1869-1948)

1869 : naissance dans le quartier de la Croix-Rousse, à Lyon

1899 : 1^{er} Grand Prix de Rome avec un projet pour le siège central d'une banque d'Etat

1899-1903 : pensionnaire à la villa Médicis à Rome

1899-1901 : « Une cité industrielle » (projet publié en 1904 puis, sous sa forme définitive, en 1918)

1904 : projet de villas en lisière du parc de la Tête d'Or, à Lyon (VI^e)

1904-1905 : vacherie du parc de la Tête d'Or, première œuvre construite

1909-1933 : hôpital Grange-Blanche (devenu hôpital Edouard-Herriot), à Lyon III^e)

1910-1912 : villa particulière de l'architecte, quartier de Saint-Rambert, à Lyon (IX^e)

1913-1919 : villa de Catherine Garnier à Saint-Rambert

1919-1924 : villa d'Antoinette Bachelard à Saint-Rambert

1921-1923 : extension de la villa Gros, dite « Le Mérugin », à Saint-Didier-au-Mont-d'Or (Rhône)

1927-1934 : villa du directeur de l'école municipale de tissage (attribuée à son chef d'agence, Jean Faure), à Lyon (I^{er})

1927-1934 : hôtel de ville de Boulogne-Billancourt, dernière œuvre construite

1938 : se retire à Roquefort-la-Bédoule (Bouches-du-Rhône)

1948 : décès à Roquefort-la-Bédoule

* Collectif de l'association de préfiguration de l'institut Tony-Garnier, dont les objectifs sont de promouvoir l'œuvre de l'architecte, de faciliter sa protection et de contribuer à l'élaboration d'un dossier de candidature pour l'inscription de cette œuvre au Patrimoine mondial de l'Unesco.